

Texte de la vidéo

sur le **FAUX**

Portrait d'Arlésienne du Metropolitan

F488 :

Benoit Landais, 2010

L'œil exercé détecte rapidement les erreurs de manipulations photographiques que permettent de réaliser les logiciels de traitement d'image. Si un objet importé ne reçoit pas la lumière sous le bon angle, hormis dans le cas d'un éclairage spécifique, l'aberration se remarque.

Ainsi il est clair que la bouteille de gauche a été inversée gauche droite, le filet rouge aurait dû se trouver à droite, comme pour l'autre bouteille. Dans la même image basculée en noir et blanc et foncée, l'aberration est moins immédiate. Le traitement d'images va cependant donner les moyens de mettre en évidence l'anomalie de manière dynamique. En durcissant le contraste et en jouant sur la luminosité, en allant, pas à pas du sombre au clair, on va voir la lumière inonder progressivement le cliché de gauche à droite, mais, sur la bouteille qui a été inversée, de droite à gauche. Si l'on reproduit la même expérience, mais cette fois avec le cliché original, la progression de la lumière est de même sens sur toute l'image, l'anomalie a disparu.

Un peintre travaillant d'après nature qui se soucie de justesse de représentation va reproduire la lumière naturelle pour créer l'illusion de la réalité. Chez Vincent, l'œil photographique guide la main. Son *Arlésienne* – le portrait de Marie Ginoux aujourd'hui au musée d'Orsay – une toile de 30 peinte en *trois quarts d'heure une heure*,

montre une grande cohérence dans la gestion de la lumière. Le fond nous indique qu'elle vient du haut à gauche, éclaire d'abord la fleur du corsage, dont le rose a pâli, puis le devant du corsage. On note au passage l'erreur due à la précipitation sous le bras et une caractéristique de Vincent, le fond peint après le sujet lui-même, laissant entre deux de fines zones non peintes, pour éviter le risque d'emporter de la couleur en passant trop près comme ce fut le cas en haut de la coiffe. La lumière éclaire ensuite la main, le front, puis tout le visage. Viennent ensuite le bord de la table à gauche, le dossier de la chaise et l'accoudoir, puis les gants et l'ombrelle, puis également progressivement toute la table, laissant l'ombre du bras. La manche reçoit elle aussi une lumière venue de la gauche. Le dessin, souple, disparaît aussi progressivement qu'il est apparu.

Si nous prenons maintenant la copie de cette toile qui est conservée au Metropolitan, on voit apparaître le corsage, puis, à l'inverse du modèle, la lumière vient du coin en haut à droite pour inonder progressivement le fond. On arrive alors à quelque chose de tout à fait étonnant, la silhouette, pratiquement sans éclairage, se détache très nettement sur le fond. On voit ensuite la main apparaître tandis que le visage reste noir, alors qu'ils devraient recevoir sensiblement la même quantité de lumière. Le visage reste longtemps noir montrant qu'il est plus sombre que la main. Sont apparues les tranches des livres ce qui suppose une lumière venue de la droite en face. On remarque au passage, l'a-jour trop sombre entre le bras et la cuisse, erreur de l'original recopiée. Le dossier ainsi que le visage blanchissent. Le troisième livre s'est offert d'un bloc, sans nuance. Le dessin de la chaise est apparu extrêmement raide, montrant qu'il s'agit de remplissage. Le pourtour de la table s'ourle de blanc, liseré faisant soigneusement le tour du coude. Au contraire de l'original avec l'ombre portée, il "vole", ne s'appuyant plus sur la table. La table s'éclaircit par îlots tandis que la lumière vient maintenant de la gauche pour éclairer le bras à droite, tandis que l'autre recevant moins de lumière s'estompe plus tard.

Voilà, dans cette *Arlésienne* comme rajeunie et joyeuse avec son bras qui vole, sa bouche en coeur, son pouce raté, la lumière vient

donc d'un peu partout, sans homogénéité, constituant une impossible série de bizarreries eu égard aux exigences de Vincent. Cette progression de la lumière au petit bonheur et par vagues, cette brutalité du dessin ne sont évidemment pas le fait d'un artiste aux préoccupations picturales. Ces trop singulières différences et les nombreuses erreurs d'interprétation écartent la main de Vincent pour incriminer celle d'Emile Schuffenecker. Il était le détenteur de l'original lorsqu'est apparue cette copie, copie dont on connaît d'ailleurs un dessin préparatoire, cherchant à comprendre la forme du châle. Ce peintre singeur avait si peu compris la coiffe arlésienne qu'il a fait sortir le ruban d'une sorte macaron de cheveux rassemblés à l'anglaise, n'ayant pas saisi que dans le Vincent, il surgissait, tout naturellement, derrière les cheveux.